

Philippe Mangion

Dénis, non-dits, mensonges, etc.

Roman

1.

Le TGV de Paris, après un arrêt à Marseille, repartit pour Nice. La voie longeait désormais la mer et, à sa vue, certains passagers se sentaient presque arrivés. Mais les habitués savaient que le plus fatigant restait à venir. A vitesse réduite, le train égrainerait les multiples étapes du parcours : Toulon, Fréjus, Cannes, Antibes.

Fadila avait fait une fois ce trajet, huit ans auparavant, avec sa cousine Yasmina et toute l'équipe de taekwondo de Bagneux. En récompense de ses bons résultats, la ville avait offert à la section des moins de 15 ans un stage à Breil-sur-Roya, animé par un maître japonais. Les deux cousines étaient les seules filles du groupe et la perspective de passer une semaine en compagnie de tous ces garçons les avait effrayées autant qu'excitées. Mais ensemble, elles se sentaient protégées, elles étaient alors inséparables.

C'est l'hôpital psychiatrique Sainte-Marie de Nice qui avait contacté Fadila. Yasmina y était placée sous contrainte. Après un mois de black-out où aucune visite ne lui avait été permise, elle était aujourd'hui stabilisée. Elle avait droit à une permission de 24 heures, et avait réclamé Fadila pour l'accompagner.

Fadila n'avait plus revu sa cousine depuis presque six mois. Depuis l'histoire de Laurent, Yasmina ne voulait plus lui parler, ni au reste de la famille. On prenait de ses nouvelles auprès d'un foyer d'hébergement de Nice, où elle passait de temps en temps. Quand ils avaient appris son hospitalisation, ils s'étaient sentis soulagés.

Denis s'était proposé d'accompagner Fadila, mais elle avait préféré descendre seule. Pendant le trajet, elle s'était préparée mentalement à l'épreuve de cette rencontre. Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait face à cette situation, mais elle la redoutait plus que d'habitude. Yasmina avait commencé à dériver depuis que Laurent était parti sans un mot d'adieu, mis au vert par ses parents. Il se trouvait en Suisse dans une institution, mais elle ne le savait pas. Régulièrement, Fadila et Denis allaient récupérer Yasmina, à demi-inconsciente dans un squat, un commissariat, ou dans la rue. Depuis sa disparition, la tension était retombée, et l'affrontement qui l'attendait angoissait d'autant plus Fadila.

Le train entra en gare de Nice à 12 h 30. Le rendez-vous à Sainte-Marie avec le psychiatre était fixé à 14 h. Elle décida de s'y rendre à pied. Sur le parvis, elle consulta le plan de ville et jugea que l'hôpital se trouvait à moins de six kilomètres. Le chemin semblait assez simple, bordant le Paillon sur la dernière partie du trajet. Il y en aurait pour moins d'une heure. Elle ajusta les sangles de son sac à dos et s'engagea sur l'avenue Thiers. Elle descendit l'avenue Jean-Médecin jusqu'à la place Masséna. Concentrée, marquant exagérément le rythme de sa marche pour se donner du courage, elle ne vit rien des façades à l'italienne. Prenant vers l'Est, elle longea les jardins suspendus, dont on ne voyait du sol que la structure de béton, salie par la pollution autant que par le suintement d'eaux boueuses. Cette immense chape abritait gare routière et parkings. Un ballet assourdissant de véhicules s'y déroulait dans la pénombre. Au-dessous de cet empilement coulait le fleuve, le vrai, entièrement recouvert sur plusieurs kilomètres avant son embouchure. C'est d'ici qu'autrefois Fadila et Yasmina avait pris l'autocar pour Breil. Elles s'étaient assises

côte à côte, faussement indifférentes aux plaisanteries des garçons de l'équipe.

Fadila, qui avait oublié ces lieux, était submergée par la réminiscence brutale des souvenirs. La peur d'affronter sa cousine laissa une petite place à l'envie de la serrer dans ses bras. Elle s'accrochait à l'idée qu'au milieu des mots durs, des rancœurs, des menaces, il y aurait aussi l'émotion, de celle qui se rapproche de la vérité. Yasmina en crise faisait tomber les tabous.

Fadila ne ralentit pas son allure, dépassa le musée d'art moderne, puis le théâtre, et enfin le parc des expositions. Au-delà, le béton n'était plus esthétique mais simplement fonctionnel. Les piliers de la voie rapide enjambaient la rivière, enfin à l'air libre. Le torrent endormi s'écoulait en un filet saumâtre entre les galets. Des troncs d'arbres arrachés et déposés sur son lit à sec montraient qu'il pouvait violemment se réveiller. Nous étions loin de la zone touristique du centre-ville et le Paillon, ainsi que les rues et les bâtiments du quartier, pouvaient désormais remplir leur rôle, sans détour ni faux-semblant. Fadila dépassa la prison délabrée, et remonta la pénétrante, à contre-courant du flot des véhicules. Au terme des deux derniers kilomètres, parcourus sur un trottoir rétréci, elle arriva aux abords de l'hôpital. Il se situait au pied d'un échangeur de l'A8, sortie Nice-Est. Le viaduc de l'autoroute surplombait le quartier, à plus de vingt mètres de hauteur. Les touristes qui par cet axe rejoignaient l'Italie, s'émerveillaient du lointain paysage alpin. Portant leur regard sur les crêtes, ils ne remarquaient ni l'hôpital ni les HLM de la cité de l'Ariane, cauchemar des policiers niçois.

Fadila entra dans l'enceinte de l'hôpital. Des bâtiments de trois à quatre étages étaient disposés dans un parc en espaliers.

Leur architecture, dans le style des asiles construits au XIX^e siècle, était solide et soignée. Cependant leur vétusté était visible.

Le rendez-vous n'était que dans vingt minutes. Fadila, qui n'avait rien pu avaler depuis son départ de Paris, demanda le chemin de la cafétéria au poste de garde, en même temps que celui du bâtiment 6, unité Saint-Gilles, que lui avait indiqué l'infirmier au téléphone. La cafétéria se trouvait près de l'entrée du parc, bordant une pelouse où le personnel se mêlait aux patients pour profiter du soleil. La majorité des malades se distinguaient par leurs gestes lents et leurs regards éteints, effets des neuroleptiques. D'autres cependant étaient agités et parlaient fort. Certains, vêtus de pyjamas, se confondaient aux soignants, dont la tenue de travail était proche. La plupart, médecins et infirmiers comme patients, fumaient abondamment. Au comptoir, Fadila dut répéter trois fois sa commande. Le serveur, un patient interné en longue durée, la regardait fixement, sans réagir, comme en panne. Puis il s'anima brusquement pour lui délivrer, d'une gestuelle saccadée, sandwich et Fanta. Fadila le paya. Il vérifia longuement la monnaie avant de la restituer. Un camarade très bavard, collé au comptoir, lui prodiguait, avec paternalisme, conseils et directives. Il expliqua à Fadila qu'il était bien obligé de s'occuper de lui. L'autre paraissait totalement indifférent, mais le duo fonctionnait. Dans leurs angoisses et peut-être leurs délires, il y avait une forme de solidarité. Cette pensée occupa brièvement Fadila pendant qu'elle mangeait sans appétit, assise sur un muret. Mais à l'approche de quatorze heures, son stress reprit le dessus. Alors elle se dirigea sans plus attendre vers le bâtiment 6.

L'unité Saint-Gilles occupait le troisième étage. Fadila sonna à la porte blindée, équipée d'un interphone vidéo. Ce service accueillait des malades en phase aiguë, souvent hospitalisés sous contrainte, et les fugues étaient courantes. Deux minutes s'écoulèrent, en paraissant vingt. Elle entendait des cris à travers les cloisons. Non pas des cris glaçants de films d'horreur, mais plutôt des disputes dont elle ne distinguait pas les paroles. Personne ne se manifestait, alors elle sonna à nouveau. La porte se déverrouilla, commandée à distance. Elle entra et referma derrière elle. Elle attendit un moment, n'osant s'avancer dans le couloir qui faisait un coude vers la droite, une dizaine de mètres plus loin. Au niveau du coude, sur la gauche se trouvait une pièce ouverte, d'où venaient les discussions animées. Sans doute s'agissait-il de la salle commune du service. De sa position, elle ne pouvait pas voir les occupants, ni être vue par eux. Plus près sur la droite se trouvait une porte vitrée que Fadila identifia comme celle du bureau des infirmiers. Des bruits de discussion venaient également de ce côté mais, au ton plus posé et régulier des voix, elle reconnut le personnel médical. Elle n'était pas à l'aise, elle craignait de tomber nez à nez avec un malade. Elle n'en avait pas peur mais ne savait jamais garder la distance polie mais ferme, nécessaire devant une personne tenant des propos délirants ou trop insistants. Son malaise était amplifié par la conscience d'être enfermée, le sentiment d'être surveillée dans ce couloir vide. Une caméra y était fixée dans un angle, sous le plafond. Naturellement, elle n'était là que de passage et pouvait ressortir à son gré, mais pour cela il fallait qu'elle en fasse la demande. Ce détail suffisait à ce qu'elle ne se sente plus tout à fait comme faisant partie du monde extérieur.

Voyant que personne ne se manifestait, elle se dirigea vers la porte vitrée et toqua. En retour, l'exclamation d'un « oui » l'invita à rentrer. Un homme et une femme, aux tenues d'infirmiers, étaient installés à une table de cantine. Un patient se tenait à une autre entrée de la pièce, donnant directement sur le couloir des chambres. Il ne franchissait pas le seuil, obéissant avec difficulté à une consigne tacite. Les infirmiers s'en désintéressaient, leur regard était tourné vers Fadila.

- J'ai rendez-vous avec le Dr Bénol, annonça-t-elle, c'est pour Yasmina Nasri.

Le patient intervint avant que les infirmiers n'aient le temps de répondre :

- Moi aussi, je dois absolument voir le docteur. J'ai des choses très importantes à lui dire. C'est une question de vie ou de mort.

Son ton était sévère, et son visage émacié servait l'impression de sérieux qu'il voulait donner. En toute autre circonstance, on l'aurait considéré, mais non pas en pyjama dans un couloir d'hôpital psychiatrique. Les infirmiers n'y prêtèrent aucune attention, la femme s'adressa à Fadila.

- Le docteur est en consultation. Il va falloir patienter un peu. Yasmina est à la 24, au fond juste avant l'escalier de secours.

Fadila semblait décontenancée, elle ne réagit pas. L'infirmière ajouta :

- À cette heure-ci, elle doit être à la salle télé, c'est à l'angle du couloir. Par contre, vous devez laisser votre sac à dos ici.

Cette invitation à se déplacer seule dans le service surprit Fadila. Elle avait déjà accompagné Yasmina aux urgences, mais c'était la première fois qu'elle lui rendait visite dans une unité fermée. Elle n'en connaissait pas les usages. En fait, mis à part le patient de l'unique chambre d'isolement, tout le monde

circulait librement dans l'unité. Seules les entrées et sorties du service étaient contrôlées. Elle remercia sans montrer son étonnement. A ce moment, manifestant sa désapprobation, le patient pénétra de deux pas dans la pièce, et réitéra sa demande en élevant la voix. Il se dirigeait vers une porte dont un panneau indiquait simplement « Docteur Bénol ». L'infirmier se leva avec détermination, ce qui suffit à le stopper. Il ajouta d'un ton ferme :

- Monsieur Fantoni, je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas inscrit dans les consultations d'aujourd'hui, alors n'insistez pas. Vous verrez l'interne demain.

Fadila les laissa à leur discussion et referma la porte. Elle se motiva pour avancer dans le couloir. Les discussions s'étaient tues, et du poste de télévision vieillissant, la voix d'un animateur de jeu résonnait, assourdissante. Elle repéra Yasmina immédiatement, avant même d'englober la salle du regard. Elle était de dos, assise sur une des quelques chaises de cantine, disposées en ligne devant l'écran fixé très haut sur le mur. Elle portait un survêtement, le même que lorsqu'elles en étaient venues aux mains sur la butte de la rue des Blains, à Bagneux. Ses cheveux étaient coupés courts et sommairement, sans doute par elle-même. Sa nuque était inégalement dégagée, quelques boucles regagnaient rapidement le terrain perdu.

Yasmina devina la présence de Fadila, et se retourna. Aucune expression particulière ne marqua son visage, comme si elles s'étaient vues la veille, et qu'aucune embrouille ne les avait si longtemps éloignées. Elle se leva et rejoignit sa cousine d'une démarche tonique qui contrastait avec l'inertie des autres malades. Cependant, ses mouvements étaient emprunts d'une raideur inhabituelle. Son regard impressionna Fadila. Fixe et

intense, il restait malgré tout inexpressif. Cela venait du fait que le reste de son visage restait totalement impassible. La première impression de Fadila fut que sa cousine était loin d'être « stabilisée ».

Sans même la saluer ni l'embrasser, Yasmina attaqua :

- Putain Fad, tu me sauves, j'en peux plus d'être ici, ils sont tous tarés. Viens, je vais chercher mes affaires.

Fadila la suivit dans la partie de couloir donnant sur les chambres, qu'elle n'avait pas encore explorée. La quasi-totalité des pièces étaient ouvertes, laissant circuler un courant d'air grâce à la porte du fond, donnant sur l'escalier de secours, qui elle aussi était ouverte. « Escalier de secours » était une appellation symbolique car pour empêcher les fugues, on en avait grillagé le palier. Du coup, il faisait office de fumoir, depuis que la loi Evin interdisait de fumer dans le service. L'approvisionnement en cigarettes était une préoccupation essentielle des malades. La plupart étaient de gros consommateurs et ni les médecins ni la cafétéria n'avaient le droit d'en distribuer. Tout visiteur extérieur était systématiquement sollicité. Par crainte ou empathie, il n'osait pas refuser et, le temps de sa visite, son paquet était vidé.

Il y avait une vingtaine de chambres. Quelques unes étaient individuelles, les autres abritaient deux à quatre lits. Il y avait aussi une chambre d'isolement, fermée d'une porte solide sans être blindée, équipée d'une lucarne avec des barreaux. Elle était la plus proche du bureau des infirmiers. Yasmina s'arrêta devant chaque pièce. Elle présentait Fadila à tous les patients, comme s'il s'agissait d'une nouvelle recrue. En retour, elle dressait le tableau clinique de leur maladie, à la façon d'un chef de service.

Tout d'abord, elle invita Fadila à s'approcher de la lucarne de la chambre d'isolement. Elle y vit un garçon longiligne, le visage très marqué, allongé sur un lit d'infirmerie. Bien que calme, il était entravé. Ses poignets étaient fermement attachés aux grilles de protection du lit.

- C'est Antoine, dit Yasmina, il fait une TS tous les deux jours. On est obligé de le mettre là.

- C'est quoi une TS ?

- Tentative de suicide. Il serait capable de s'ouvrir les veines avec les dents. En principe, c'est un légume à cause des médocs, mais de temps en temps il nous fait une crise.

- Ah !

Un jeune homme très maigre, aux cheveux longs et à la barbe négligée, arpentait le couloir d'un pas traînant. Il se posta devant Fadila, et sans un mot la fixa. Il l'entoura de ses bras et se serra délicatement contre elle. Plus petit, il posa sa tête contre sa poitrine. Gênée, elle ne savait pas quelle était la bonne attitude. Le corps du jeune homme paraissait très fragile, ses cheveux sentaient la poussière. Fadila attendait que sa cousine intervienne, mais celle-ci prenait un malin plaisir à laisser la situation se prolonger. Finalement, Yasmina tapota l'épaule du garçon d'un geste maternel, et dans le même temps essaya de l'écarter. Mais il résista, accentuant juste ce qu'il fallait la pression de ses bras. Il psalmodiait des propos incompréhensibles. Fadila montra quelques signes de nervosité, et Yasmina intervint enfin.

- Il est taré, il parle avec Jésus toute la journée. Mais il me fait marrer. Comme il est un peu russe, je l'appelle Gogol.

Puis s'adressant à lui :

- Alors Gogol, qu'est-ce qu'il t'a raconté, Jésus, aujourd'hui ?

A ces mots, il se détacha de Fadila pour tenter de se coller à Yasmina. Elle détourna habilement son élan, le saisit par l'épaule et l'entraîna avec elles pour la suite de la visite des chambres. Il se remit à marmonner, Fadila crut y reconnaître du latin.

Yasmina se comportait comme un leader, s'inquiétait de l'état des malades, réglait les conflits, réprimandait. Elle semblait beaucoup moins abrutié par les médicaments que les autres. Fadila observait le manège, souriant mécaniquement à tous ces visages sans lumière. Elle distribuait des cigarettes aussi, à tous ceux qui en faisaient la demande. Elle ne se voyait pas refuser. Elle comprenait sur un signe, deux doigts en V portés aux lèvres ou un hochement de tête mimant l'aspiration, et s'exécutait en silence. Elle n'avait pas prononcé trois phrases depuis son arrivée. Elle s'acclimatait progressivement, mais restait tendue. Yasmina était volubile, surexcitée. La permission de vingt-quatre heures serait difficile à gérer.

En une dizaine de minutes et autant d'étapes, elles arrivèrent à la chambre 24. D'une quinzaine de mètres carrés, elle était plus longue que large. Deux lits et deux armoires étaient placés symétriquement de part et d'autre d'un axe allant de la porte à la fenêtre. Il n'y avait ni table de nuit, ni lampe de chevet, ni cadre au mur, rien qui puisse servir de projectile. Tout le reste était arrimé, comme dans une cabine de bateau. Sur le lit de gauche était allongée une femme d'une soixantaine d'années, assez corpulente, les cheveux raides et gris. Elle fixait le plafond comme s'il s'agissait d'un écran de télévision. Elle n'eut aucune réaction lorsque les deux cousines entrèrent dans la chambre. Yasmina fit comme si elle n'existait pas, ce qui tranchait avec l'ascendant qu'elle avait montré jusqu'alors. Fadila n'osa pas l'interroger.

Yasmina remplit un sac de sport avec les quelques affaires qu'elle avait placées dans l'armoire. Il était clair que ces vêtements avaient été rassemblés et emportés en urgence, par quelque pompier ou policier venu embarquer Yasmina en crise.

A ce moment, l'infirmière que Fadila avait rencontrée à son arrivée toqua à la porte ouverte :

- Mademoiselle Nasri, le docteur Bénol vous attend.

Yasmina finit de bourrer son sac et elles suivirent l'infirmière. La voisine de chambre ne bougea pas d'un cil, Yasmina lui jeta un coup d'œil sans insister.

- Elle est toute la journée dans cet état, commenta-t-elle simplement.

En remontant le couloir, Yasmina s'arrêta à nouveau plusieurs fois, promettant de ramener des cigarettes de sa permission, et même du shit, sans que l'infirmière puisse entendre. Celle-ci la pressa poliment mais avec fermeté :

- Allez, mademoiselle Nasri, s'il vous plaît, le docteur n'a pas que vous à voir.

Yasmina répondit avec une colère froide et soudaine :

- Ça va, ça va, on n'est pas aux pièces.

Mais elle se reprit et la suivit docilement. Elle ne voulait pas compromettre sa permission. Fadila percevait avec inquiétude les efforts qu'elle faisait pour se contenir.

A l'entrée du bureau des infirmiers, le même malade faisait le pied de grue.

- Monsieur Fantoni, laissez-nous passer et n'insistez pas. Le docteur Bénol ne pourra pas vous voir aujourd'hui.

En s'écartant, il répéta sa litanie.

- Mais j'ai des choses importantes à lui dire, c'est une question de vie ou de mort. Il comprendra.

Personne ne prit la peine de lui répondre. La porte de la salle de consultation était ouverte, et les cousines s'y dirigèrent directement. La pièce ne contenait rien d'autre qu'un bureau sans tiroir, trois chaises et une armoire à dossiers fermant à clé. Sur le bureau, celui du psychiatre, un ordinateur éteint. Au fond, une fenêtre d'où l'on voyait un pin parasol, et sur la droite une autre porte ouverte. De cette pièce attenante provenait un bruit de doigts tapotant sur un clavier.

Le docteur Bénol consultait un dossier dans une chemise bleue, sur laquelle était inscrit au feutre noir, d'un trait épais : « Yasmina NASRI, née le 28/5/78 ». Il lisait en diagonale les derniers feuillets.

L'homme avait une carrure imposante, il n'était ni empathique, ni sympathique.

- Bonjour, asseyez-vous dit-il sans lever la tête. Puis il vociféra en direction de la porte du fond :

- Pauline, je ne trouve pas le bon de sortie de mademoiselle Nasri.

Le tapotement s'interrompit :

- Il est dans votre casier avec les autres, Docteur. Comme d'habitude.

Il plongea un instant dans l'armoire à dossiers, d'où il sortit le document. Toujours en silence, il en vérifia le contenu avant de signer.

Yasmina ne put ni rester en place ni garder le silence. Elle se leva, et tout en déambulant dans la pièce, expliqua à Fadila :

- Tu vois, le docteur Bénol, il m'a tout de suite comprise. Lui et moi, on a la même philosophie. Il sait lire dans mes pensées, et moi dans les siennes. Hein, c'est vrai, docteur ?

- Asseyez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle Nasri.

Puis il éleva à nouveau la voix :

- Pauline, vous avez le tampon ?

Fadila lui fit remarquer qu'il se trouvait sur le bureau.

- C'est bon, Pauline, j'ai trouvé Il tamponna et tendit le document à Yasmina.

- Voilà votre bon de sortie, mademoiselle Nasri. Et n'oubliez pas de rentrer demain avant 18 h, s'il vous plaît. Passez voir Roberto, il va vous donner votre Zyprexa pour ce soir et demain midi. Allez, à demain.

Puis il s'adressa à Fadila.

- Au revoir, mademoiselle.

Fadila était décontenancée. Elle s'attendait à ce que le psychiatre lui donne au moins quelques consignes ou précautions à suivre. Elle était la première proche à rendre visite à Yasmina. Elle imaginait qu'on allait l'interroger pour mieux connaître le contexte familial, leur vie à Bagneux. Elle aurait souhaité des explications précises sur le mal dont souffrait sa cousine. Par peur de sa réaction, elle n'osa rien demander devant elle. Mais elle bouillait. Elle lança un regard noir au médecin qui ne le remarqua pas, déjà occupé à chercher le dossier du patient suivant.

Yasmina était déjà à la porte, brandissant son bon de sortie :

- Allez, qu'est-ce que tu fous, Fad ? Cassons-nous d'ici. Salut, Doc.

Dans le bureau des infirmiers, elle récupéra son sac de sport et se dirigeait déjà vers la sortie.

- Tu m'ouvres, Roberto chéri, au lieu de me reluquer les fesses ? »

L'infirmier était une armoire à glace, imperturbable.

- Un instant, mademoiselle Nasri, vous oubliez vos médicaments, je vous les prépare.

Yasmina répondit d'un « Ouais, c'est ça ! » qui finit d'inquiéter Fadila. Elle s'apprêtait à passer 24 heures en compagnie d'une bombe à retardement, dans une ville où elle ne connaissait personne.